auprès de Dieu avant de descendre ici-bas. Commentant Exode, 25 : 40 et I Chron., 28 : 11-12, l'Épître aux Hébreux (8 : 1-5) recourt à cet exemplarisme dont les Alexandrins feront leurs choux gras. Dès lors, où les modernes parleraient d'un idéal de l'Église, insubstantiel comme une catégorie kantienne, « universal » *in re*, n'ayant de présence, d'existence concrète qu'en l'Église terrestre, qu'il contribue cependant à façonner, comme une « forme », comme une « loi » immanente, pour réaliser ici-bas les desseins de Dieu, les Juifs parlaient de la « Jérusalem qui se trouve (effectivement) en-haut » et qui descend sur terre. Par un curieux et amusant quiproquo, les Hébreux faisaient du platonisme sans le savoir (les « Idées »), et les modernes en sont aux « formes substantielles » de la scolastique et du Stagirite. A la lumière de cette distinction, on comprendra comment les communautés chrétiennes, à qui Jean adressa son Apocalypse, comprirent, *more judaico*, la « guerre dans les cieux ».

Et 2° le conflit terrestre du Bien et du Mal était, pour les Juifs, conformément à l'attitude d'esprit qu'on vient de résumer, l'ombre projetée sur le plan des créatures sensibles par un conflit céleste, à l'échelle cosmique et même hypercosmique. Entre les deux, correspondance. Exemple : la victoire d'Israël sur Moab, *c'est* le triomphe de Yahweh sur Chemosch (Saturne) et donc la substitution du véritable au faux Sabbat [1]. Plus tard, les dieux hostiles font place aux Anges opposés à Israël (Daniel, 10 : 13, 20). Si le lecteur « moderne » devait, ici, faire la grimace devant ces « conceptions prélogiques et primitives », révélons-lui que leur survivance tenace et même leur approfondissement au cours des siècles de « culture » est due à ce qu'elles expriment pour tous les hommes, de toute race et de toute époque, des vérités profondes, qu'aucun autre vocabulaire mental, surtout pas celui du concept abstrait et du discours logique, ne peut rendre aussi puissamment, avec une telle force d'évocation, un tel don de communication, de symbiose, de connaissance « connaturelle » (c'est d'ailleurs la raison des paraboles).

Puisque l'univers forme un gigantesque Tout organique, au point que saint Paul peut le qualifier, non seulement de « création », κτίσμα, mais de κτίσις, de « créature » unique en quelque sorte [2], l'Incarnation et la Rédemption impliquent des rapports et des répercussions cosmiques (Rom., 8 : 19-22 pour les créatures inférieures à l'homme ; Col., 1 : 16-20 pour celles qui lui sont momentanément supérieures). Dès lors, lorsque, dans notre conflit avec le Mal, nous remportons une victoire qui n'est, en réalité, que celle du Christ, explicitée, faisant tache d'huile (Jean, 16 : 33), la Croix qu'avec Lui nous portons, sur laquelle avec Lui nous sommes, comme dit l'Apôtre, « cocrucifiés », et par laquelle nous triomphons, nous

1. On sait que les satiristes romains (Juvénal, Martial, Horace) reprochent aux Juifs du Transtévère « les froids sabbats saturniens de leur dieu ».

2. La « matière » purement intellectuelle, conceptuelle, de cette vue paulinienne, peut avoir été inspirée à l'Apôtre par la notion stoïcienne de l' « animal cosmique ».